

École de printemps « Arts et géographies »

Edition 2017
Publics et réception

Descriptif

Responsables :

- Pauline Guinard, École Normale Supérieure de Paris, Département de géographie
- Suzanne Paquet, Université de Montréal, Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques

Dates : du 29 mai au 3 juin 2017

Horaires : de 9h30 à 12h30 puis de 14h à 17h

Lieu : Salle R2-05 - Campus Jourdan de l'École Normale Supérieure de Paris (48 Boulevard Jourdan 75014 Paris)

Inscription : l'inscription est obligatoire et payante. Le montant de l'inscription s'élève à 20 € (sur demande, des exonérations pourront être accordées au cas par cas pour les participants en difficulté). Les inscriptions sont à faire avant le 31 mars 2017 à l'adresse suivante : artsetgeographies@gmail.com

Validation : pour les étudiants, le suivi de cette Ecole de printemps peut donner lieu à l'obtention de 6 ECTS. La validation se fera en fonction de plusieurs critères (assiduité, participation) et divers types de rendus écrits (deux résumés critiques d'articles, un bref dossier de présentation d'œuvres d'art dans l'espace public, un mini-mémoire de recherche).

Argumentaire

La géographie, les arts et l'histoire de l'art partagent un certain nombre d'objets, de sujets, de méthodes ou de notions communs, parmi lesquels nous pourrions citer le paysage, l'environnement, l'espace public, la ville, la cartographie ou bien encore la photographie, entre autres modes de représentation. Depuis sa première édition en 2016, l'École de printemps « Arts et géographies » se donne pour objectif premier de réfléchir et de concrétiser les liens existants entre ces disciplines, qui ne sont que trop rarement examinés, en vue de créer de nouvelles passerelles entre elles, tant théoriques que méthodologiques.

Nous nous intéresserons plus spécifiquement en 2017 au thème **des publics et de la réception des arts**. En effet, depuis les dernières décennies du XXe siècle, certaines entreprises ou organisations, et

notamment les administrations publiques, tendent à attribuer aux arts (en particulier à celui qui se trouve dans le domaine public), toutes sortes de fonctions qui ne sont pas seulement esthétiques mais qui sont aussi sociales, économiques et politiques. Les arts auraient ainsi le pouvoir de ré-enchanter les espaces, d’attirer des visiteurs et des investisseurs, de promouvoir la participation des citoyens à la fabrique et à la vie de la cité ou bien encore de créer du lien social. Si ces discours ont été analysés, souvent de manière critique par certains historiens et géographes de l’art (voir par exemple : Deutsche, 1992 ; Miles, 1997 ; Vivant, 2009), les effets concrets de ces arts sur les lieux dans ou avec lesquels ils sont produits, ainsi que sur les publics pour qui ou avec qui ils sont produits, constituent encore largement un aspect sous-étudié (Zebracki, 2011 ; Guinard, 2014). A l’heure où les arts sont de plus en plus présents dans le domaine public, notamment urbain, des sociétés contemporaines, nous gagnerions pourtant à nous demander – au-delà des discours incantatoires – quels sont les publics (en termes de classe sociale, de genre, d’âge, etc.) touchés ou susceptibles de l’être par ces arts et quels sont les types de publics effectivement produits : actifs, amateurs, passifs, involontaires, « non-publics » ? Il importe également de vérifier quelles sont les véritables conséquences (spatiales, environnementales, représentationnelles, etc.) de la présence et de la visibilité croissantes des arts dans la vie urbaine, ainsi que de leur constante interaction avec les citoyens. Enfin, sur le plan méthodologique, il est crucial de s’interroger sur les méthodes et les outils qui nous permettent, en tant qu’historiens et géographes de l’art, de répondre à l’ensemble de ces interrogations.

L’ambition de cette deuxième édition de l’École de printemps « Arts et géographies » consistera précisément à prendre le temps d’examiner plus en détails ces questions portant sur les publics et la réception des arts dans nos sociétés contemporaines. Pour ce faire, cette École de printemps réunira artistes, géographes, urbanistes et historiens de l’art et comprendra quelques visites *in situ* en particulier dans la Zone d’aménagement concertée Paris Rive-Gauche.

Programme prévisionnel

- **Lundi 29 mai**

Introduction générale

Pauline Guinard & Suzanne Paquet

Arts, environnement et publics

Bénédicte Ramade (Université de Montréal) – « Complices ou coupables : quel public pour l’Anthropocène ? »

Notion incontournable du discours écologique actuel, l’Anthropocène, ère de l’homme, est exposée depuis peu. Concept autant philosophique que scientifique et politique, l’Anthropocène véhicule une nouvelle iconographie en formation très en vogue chez certains artistes et penseurs contemporains, et renouvelle l’approche visuelle de l’écologie comme celle de la nature. Elle est autant l’enjeu de musées des sciences et sociétés que ceux dédiés à l’art. Le public est-il alors le même ? D’autant que

la définition même d'Anthropocène est encore sujette à des débats virulents. Le musée est-il le lieu où traiter de cette actualité ? Comment les exposer au public pour qu'il entre lui aussi dans la discussion et ne soit pas un simple témoin ? Les interrogations curatoriales sont-elles semblables à celles conduites dans les années 1970 avec la popularisation des questions environnementales ? À travers l'analyse d'expositions anthropocéniques récentes, il s'agira de comprendre les enjeux de persuasion mis en œuvre.

Lectures

* Fressoz J.-B., 2016, « L'anthropocène et l'esthétique du sublime », in H. Guénin (dir.), *Sublime. Les tremblements de la terre*, catalogue d'exposition, Metz, Editions du Centre-Pompidou.

* Latour B., 2014, « L'Anthropocène et la destruction de l'image du Globe », in E. Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, éditions Dehors, Paris, pp.27-54.

Hervé Régnault (Université de Bretagne, ESO) – « La relation entre les pratiques plastiques et les enjeux "écologiques" : un débat public ? »

Dans les cultures « occidentales », l'appréhension esthétique du littoral est fortement conditionnée par des processus historiques de touristification. Plus récentes sont les politiques de protection qui sauvegardent principalement des espaces dont la biodiversité est menacée par la sur-fréquentation. Encore plus récentes sont les mesures qui protègent un littoral pour ses caractéristiques sédimentologiques. Au cours de ces étapes, les processus d'artialisation ont profondément évolué, mobilisant des catégories esthétiques classiques (sublime, pittoresque) ou inventant, avec les *Land Arts*, de nouvelles visions qui invoquent aussi bien la destruction que le respect. L'interrogation porte alors sur l'articulation entre l'artialisation, l'esthétique et les processus naturels. Ce travail étudie spécifiquement les imbrications entre les processus sédimentaires créateurs de mobilité et les pratiques artistiques de certains land-artistes. Ces relations peuvent-elles donner lieu à de nouvelles catégories esthétiques liées (entre autres) à la mobilité, actuelle ou héritée, du littoral ? L'enjeu est d'étudier l'éventuelle dimension esthétique de l'impact du changement climatique sur le littoral comme argument pour le classement d'un site à protéger.

Lecture

* Heulot-Limido P., Régnault H., 2016, « Les racines de l'œuvre : puissance émotionnelle et forme artistique, deux exemples de land-art en France », *Espacio Tiempo y Forma, série VII, Historia del Arte*, p. 351-371.

- **Mardi 30 mai : Arts et espaces publics**

Laurent Vernet (Bureau d'art public de la Ville de Montréal) et **Antonin Margier** (Université de Lille 1) – « L'art comme expérience des espaces publics »

Les conceptions des espaces publics que l'on retrouve dans le domaine des études urbaines peuvent ouvrir de nouvelles perspectives sur l'expérience des œuvres d'art que l'on retrouve dans les

squares, les places et les parcs, et ce, tant d'un point de vue théorique qu'empirique. Par exemple, la sociabilité publique, selon la définition qu'en fait la sociologie urbaine, aide à mieux décrire les interactions que les publics ont avec des monuments et des œuvres d'art public. Pour leur part, les approches géographiques peuvent non seulement nous amener à comprendre comment l'art transforme l'expérience des espaces publics, mais également comment le sensible s'articule au social. Ces réflexions croisées sur les espaces publics, menées par des préoccupations interdisciplinaires, visent ainsi à questionner les manières de concevoir et observer l'expérience des œuvres d'art du point de vue des publics.

Lectures

* Lofland L. H., 1998. "The Normative or 'Legal' System. Patterns and Principles", in L. H. Lofland, *The Public Realm: Exploring the City's Quintessential Social Territory*, Transaction Pub, p. 25-50.

* Thibaud J.-P., 2010, « La ville à l'épreuve des sens », in O. Coutard et J.-P. Lévy (dir), *Ecologies urbaines : états des savoirs et perspectives*, Paris, Economica Anthropolos, p. 198-213.

* Vernet L., 2014, « La vie sociale des œuvres d'art dans les espaces publics : une étude des publics au square Saint-Louis. », *Environnement urbain / Urban Environment*, (8) : a1-a13.

Elsa Vivant (Ecole d'Urbanisme de Paris, Latts) – « Mobiliser des moyens de l'art pour élargir les publics d'une recherche sur l'espace public »

Comment la création d'un établissement culturel peut-elle contribuer à produire l'espace public ? Telle était la question posée par l'établissement culturel Médicis Clichy Montfermeil, qui a été le point de départ d'une enquête menée avec deux artistes/chercheurs sur le territoire saturé d'enquêtes, de représentations et de préjugés de Clichy-Montfermeil. L'enjeu de la constitution du public de cette enquête est vite apparu comme centrale pour déplacer la commande. Dit autrement, la question des formes de restitution de l'enquête est devenue en soi l'enjeu de l'enquête. Comment rendre compte de la saturation d'informations (contradictoires) ? Qui raconte l'histoire de ce territoire ? Comment l'inscription des faits, en apparence neutre, contribue-t-elle à leur donner un sens ? L'analyse de cette enquête et des modalités de sa restitution (empruntées aux mondes de l'art) introduira une réflexion sur les enjeux de diffusion de la recherche.

Lectures

* Arab N., Ozdirlik B. & Vivant E., 2016, « Introduction » et « L'intervention de l'artiste, entre expérience esthétique et finalité opérationnelle », *Expérimenter l'intervention artistique en urbanisme*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

* Mazeau G., 2015, « Histoire sensible. Une expérience critique entre théâtre et histoire », *Ecrire l'histoire*, p. 253-257.

* Pasquier E., 2014, *La passagère du TER*, Nantes: Rapport de recherche PUCA "du péri-urbain à l'urbain", LAUA - Ecole d'Architecture de Nantes, <http://www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/passagere-TER.pdf>

- **Mercredi 31 mai : ZAC Paris-Rive Gauche**

Découverte de la ZAC Paris-Rive Gauche avec Clotilde Kullmann (Université Paris 1, EIREST) et Brice Leboucq (ENSAD), puis Ema Drouin (artiste)

Exploration libre de la ZAC Paris-Rive Gauche par les participants, suivie d'une mise en commun

- **Jeudi 1er juin : Arts, images et réception**

Clotilde Kullmann (Université Paris 1, EIREST) – « De la transformation à la circulation de l'image des marges urbaines par l'art "éphémère". Étude de cas : la zone d'aménagement Paris Rive Gauche dans Paris »

Depuis une quinzaine d'année, on observe une utilisation croissante de l'art par les institutions pour valoriser des territoires en cours de requalification, dans un contexte de compétition interurbaine accru et de métropolisation par la culture. Cette utilisation répond à des enjeux de visibilité à l'heure où les opérations d'aménagement sont censées favoriser la croissance urbaine plutôt que la suivre (Arab, 2001). À partir du cas de la Zone d'Aménagement Concerté Paris Rive Gauche à Paris, nous verrons en quoi le déploiement institutionnel de l'art, et notamment d'un certain type de street art, une pratique processuelle (Volvey, 2007) et éphémère issue du off (Vivant, 2006), agit sur la modification de l'image des marges en construction et sur l'affirmation d'un pouvoir de centralité. D'abord, nous montrerons que cette modification se traduit par différents types de circulations, physiques et numériques. Ensuite, nous relèverons leurs effets sur les opérateurs urbains, les mondes de l'art (Becker, 1989) et les pratiques des usagers.

Lectures

* Vivant E., 2007, « Les événements off : de la résistance à la mise en scène de la ville créative », *Géocarrefour*, 82 (3), <http://geocarrefour.revues.org/2188>.

* Gravari-Barbas M., 2009, « La "ville festive" ou construire la ville contemporaine par l'événement », *Bulletin de l'Association de Géographes Français (BAGF)*, n°3, 2009, p279-290.

Bertrand Pleven (ESPE de Paris, Géographie-Cités) – « Territorialités filmiques, quand les images débordent les écrans : Paris, Los Angeles, perspectives croisées »

Devant l'image filmique, le dilemme entre démarches « internalistes » et « externalistes » conduit à de très riches questionnements épistémologiques dans les modalités d'intégration des œuvres d'art en géographie (Volvey, 2014). Tandis qu'une approche sémiologique pourrait conduire à « fermer » le sens de l'œuvre et à limiter l'intérêt de son analyse dans cadre d'une recherche en science sociale. Pour autant, penser les représentations cinématographiques « *in the wild* » des pratiques et se concentrer sur son « effet » mène parfois à oublier l'œuvre, le « texte » dans le « contexte » dans la salle (contexte de visionnage) ou au-delà (Grisolia, 2015). A partir d'univers cinématographiques et

sériels associés à Paris et Los Angeles, la présente communication cherche à ouvrir les fictions cinématographiques en cherchant à définir quel spectateur « géographe » le film convoque et implique, entre voyage et habitation du film (Bruno, 2002) et de la ville.

Lectures

* Bruno, G. 2002, *Atlas of Emotion, Journeys in Art, Architecture, and Film*, New York, Verso.

* Laffont, G-H. Pringent L. 2011, « Paris transformé en décor urbain, les liaisons dangereuses entre tourisme et cinéma », *Théoros*, vol. 30, n°1, p. 108-118

Marta Boni (Université de Montréal) – « Géolocaliser les traces de la réception : quelle spécificité pour l'art contemporain ? »

En s'inspirant du projet des géographies artistiques de F. Braudel, F. Moretti a développé un distant reading pour la littérature. Le point de vue quantitatif et les outils contemporains des *big data* et de la géolocalisation seront analysés, afin de trouver de nouvelles façons d'étudier la réception, dans les forums de discussion et dans les réseaux sociaux, de quelques phénomènes relevant du domaine de l'art contemporain. L'approche géographique nous permettra de vérifier l'étendue et la fréquence ainsi que la localisation spatiale de ces données, afin de comprendre comment, quand et où ces phénomènes se développent, jusqu'à faire résonner espace géographique, espace de la sémiosphère englobant l'artiste et son œuvre et espace public.

Lectures

* Moretti F., 2000, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, II, p. 54-68.

* Caquard S., Cartwright W., 2014, « Narrative Cartography: From Mapping Stories to the Narrative of Maps and Mapping », *The Cartographic Journal*, 51 (2), p. 101-106.

- **Vendredi 2 juin : Arts, publics et participation**

Marie-Kenza Bouhaddou (Lavue-CRH), **Patrick Le Bellec** (artiste) et **Nabyl Karimi** (artiste) – « Des projets artistiques qui font participer. Tâtonnements méthodologiques en zone(s) sensible(s) »

La participation dans le cadre des projets artistiques est régulièrement convoquée dans une triple dimension. Tout d'abord, elle peut permettre d'expérimenter de nouvelles relations au public et à la réception pour des pratiques artistiques hors les murs (*in situ*, relationnelles, participatives, militantes, outdoor etc.). Ensuite, dans un cadre du renouvellement urbain où l'injonction participative qui touche les projets urbains gagne alors les projets artistiques, la participation peut enjoinde de faire participer des populations invisibilisées dans le but de rendre cette transformation acceptable. Enfin, elle peut être comprise dans un triple mouvement, celui de prendre part, de contribuer à et de bénéficier de. A partir de cas à Lyon et Dunkerque, seront analysés les tâtonnements liés à la mise en œuvre d'un tel projet mais aussi les propres repositionnements méthodologiques et de posture nécessaires du chercheur en zone sensible.

Lectures

* Bouhaddou M.-K., 2013, « Participation, légitimité et co-construction : les enjeux des nouvelles pratiques artistiques L'animation socioculturelle, quelle place dans le projet urbain ? », in P. Tozzi, *L'animation socioculturelle, quelle place dans le projet urbain?*, Bordeaux, Carrières Sociales éditions.

* Bouhaddou M.-K., 2016, « Dedans, dehors, entre deux », Communication lors du séminaire RESPeT (Recherches en esthétiques spatiales : pratiques et théories), ENS, Paris.

Suzanne Paquet (Université de Montréal) – « Œuvres furtives, images publiques. L'action indisciplinée des amateurs »

La plupart des œuvres d'art, canoniques ou pas, institutionnalisées ou non, ont des parcours particuliers, tracés pour elles par diverses médiations, dont leurs reproductions. Il s'agira, entre l'espace public urbain et le web, d'examiner quelques usages et quelques géographies d'œuvres d'art «furtif» (ou micro-interventions), d'observer les trajectoires que leur dessinent les images (photographiques) en circulation et, surtout, les acteurs qui les font, contribuant ainsi à transporter et transformer les œuvres ; car les communautés d'amateurs sont actives, bien au-delà de la participation.

Lectures

* Dietschy N. *et al.*, 2016), « Un objet culturel digital. Le cas de la « restauration » de l'Ecce Homo de Borja », *Les Cahiers du numérique* 2015/1 (Vol. 11), p. 15-40.

* Ardenne P., 2015, « L'art furtif, stade ultime, et vain, de la micro-intervention ? »

* Snyers A., 2015, « Micro-gestes dans l'espace public »

Inter : art actuel, n° 120 (« Micro-intervention »).

- **Samedi 3 juin**

Arts, numérique et publics

Emmanuel Château-Dutier (Université de Montréal) et **Marianne Cojannot-Le Blanc** (Paris Ouest Nanterre, HAR, présence à confirmer) – « Les Guides de Paris ou la construction de points de vue sur les monuments parisiens »

Les « guides de Paris » font partie des sources incontournables pour l'histoire de l'art des XVII-XVIIIe siècles. Ces guides, au fil de leur publication, ont contribué à construire un regard sur Paris de deux manières, d'une part, en sélectionnant certains objets (bâtiments) aux positions topographiques plus ou moins favorables, d'autre part, en proposant des itinéraires implicites ou angles de vues privilégiés, correspondant tantôt à des usages et des circulations bien identifiables, tantôt à des choix que l'on pourrait qualifier d'originaux. Afin de mettre en évidence ces enjeux, nous nous attacherons à une étude de cas : l'évocation de l'Île Saint-Louis et de ses abords dans les Guides, en confrontant les textes avec les angles de vues privilégiés dans les vues topographiques gravées contemporaines.

Ce travail est conduit dans le cadre d'une réflexion sur la constitution d'un référentiel géopatrimonial au sein du projet des Guides de Paris du Labex les Passés dans le présent.

Lectures

* Chabaud G., 1998, « Images de la ville et pratiques du livre: le genre des guides de Paris (XVIIe - XVIIIe siècles) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 45, vol. 2, p. 323-45.

* Backouche I., 1998, « Construction d'un genre littéraire, construction d'un espace : Les guides parisiens et la Seine (XVIIIe-XIXe siècle) », in G. Chabaud *et al.* (dir), *Les Guides imprimés du XVIe au XXe siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, p. 403-418. (à consulter en bibliothèque)

Conclusion

Pauline Guinard & Suzanne Paquet

Pot de clôture